

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Le Funiculaire
La Peau de la Grande Ourse

SUZANNE JOUBERT

Cesena dans le paysage

notes passagères

Photos : S.R.S.

Ouvrage publié avec le soutien du
Théâtre des Bernardines - Marseille

© 2004, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-111-3

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Écrites en réponse à une proposition du Théâtre des Bernardines, ces notes passagères font partie de la Tragedia – Attraction, une installation réalisée par Thomas Fourneau pour les Informelles à l'occasion, de la création de M.#10 en septembre 2004 à Marseille par la Societas Raffaello Sanzio.

Pour Jean-Baptiste, mon père.

Que soient, ici, remerciés :

*CLAUDIA CASTELLUCCI, CHIARA GUIDI et ROMEO CASTELLUCCI
pour m'avoir permis, par leur sens aigu de l'hospitalité,
d'être témoin de leur travail,*

et Séta Bibérian pour son aide attentive.

J'ai toujours su que les paysages formaient les gens.

Je suis à Cesena. Je suis venue voir : où, comment, avec quoi les Castellucci fabriquent des Tragedia. Les Castellucci sont des *gens* de théâtre qui travaillent en compagnie : La Societas.

Ils vivent à Cesena, en Émilie-Romagne. L'Émilie-Romagne est une région d'Italie. Au nord-est près de l'Adriatique. À quelques kilomètres de Rimini qui est la Riviera d'ici. Cesena est à quelques kilomètres de Rimini et de Ravenne où il y a des tombeaux fameux que je suis appelée à voir.

Les Tragedia sont dix spectacles faits dans la foulée. La Societas fait dix spectacles en un peu plus de deux ans. C'est inimaginable. Chacun pour une ville du Nord de l'Europe. Sauf Rome et Marseille, finalement.

Je n'irai pas dans chaque ville. Je vais seulement à Cesena. J'irai là où sont conçues, naissent, poussent les Tragedia. Où sont nés et ont poussé et travaillé les Castellucci. Claudia et son frère, Romeo et la femme de Romeo, Chiara. Ils sont nés à Cesena. Dans ses alentours.

À Cesena il y a une bibliothèque du quinzième siècle. Les livres sont placés côte à côte sous des pupitres et scellés avec des cadenas. La bibliothèque est conservée dans les mêmes conditions de vie qu'à la période où elle a été construite à la demande d'un seigneur : un Malatesti. On n'a pas mis le chauffage

ni l'électricité. L'hiver, pour visiter la bibliothèque, il faut se couvrir et y aller avant la nuit. Le guide porte une parka. Il y a aussi, à Cesena, des tremblements de terre qui secouent la ville comme un prunier. Mais pas assez fort pour que les prunes tombent. Les habitants sont habitués à ça. L'épicentre n'est sûrement pas à cet endroit. Ou alors, l'épicentre n'est pas aussi intense qu'il devrait l'être en tant qu'épicentre. Il ébranle juste ce qui existe là.

Après chaque tremblement de terre les habitants se téléphonent. Ils s'appellent pour voir, les uns et les autres, s'ils sont toujours vivants. Ils s'appellent et ils savent qu'ils ne peuvent pas être morts, que la secousse n'abat rien, ni personne. Mais ils le font. Ils appellent leurs mères, leurs parents, leurs amis et ils parlent un bon bout de la nuit. Jusqu'à ce qu'une autre secousse revienne, plus tard – la réplique, on dit je crois – qui signale la fin du tremblement. Ils ne se rendorment pas avant.

Les conversations entre les gens sont de toutes sortes. Parfois même des disputes peuvent arriver, mais ça ne dure pas très longtemps. Des fois qu'un jour la secousse soit plus forte. On ne sait jamais. On ne voudrait pas mourir sur des mots comme ça. Ils attendent, ensemble, au bout du fil, chacun chez soi et avec d'autres, que la terre de Cesena se soit remise en ordre, avec tout ce qu'elle porte.

Je pense aux séismes. Aux déflagrations. Aux bris. Aux parcelles. Aux pans de murs. Aux fissures. Citations visuelles d'un territoire. Je pense aux phrases tirées d'un livre. Aux phrases volées à la page, aux vides qu'elles y laissent. Je pense aux morceaux

de paysages prélevés sur l'ensemble. Emportés ailleurs. Je pense à ces souvenirs échappés d'un autre séisme, celui de la mémoire. Je pense aux oublis. J'écris sur Cesena à Marseille.

*Et voilà comment les choses se sont faites : Je suis seule à
Cesena.*

Je suis seule à *Cesena*. Assignée à cette place de temps à autre. Trois fois en deux ans. Trois périodes. Trois aller-retour, ça va sans dire, entre Marseille et cette ville de l'Adriatique. Assignée à revenir dans ce lieu où naissent les *Tragedia*.

Assignée et revenant pour le coup. *Revenante* en quelque sorte. *Revenante* pour ceux d'ici, c'est-à-dire morte pour ceux de chez moi, entre-temps.

Revenante, c'est ainsi que je me vivais, me vis dans les cafés, sous les arcades, sous le château et dans les parcs. Bénéficiant alors, pour le coup, de ces possibles physiques que l'au-delà vous alloue : la transparence, l'ultrason, le glissement, le survol, le dédoublement et d'autres capacités que seuls nos rêves nous attribuent sans hésiter, et que la veille nous refuse.

Je pouvais ainsi toucher un habitant de la cité, homme, femme, enfant, animal domestique ou pas, sans qu'il le sache ou puisse même s'en douter.

J'en usais. J'en use. Et éprouve de cet usage des sensations inégalées. J'y reviendrai. Revenir, venir et se retirer dans cette venue. Paraître tout en n'étant pas. Ou plus précisément être tout en ne paraissant pas.

Présente je l'étais dans un lieu qui m'était étranger ou qui n'existait pas. Au milieu de gens qui parlaient une langue à l'origine d'une autre que j'avais oubliée.

On n'habitera jamais là ! Et pourtant, désormais, sans cela, nous ne pouvons pas habiter.